

### Le docteur coupable et courageux de Butare

De Morgen - le 08/08/194

Après les histoires horribles à propos des Tutsis assassinés par leurs voisins hutus, le monde se demande si les deux ethnies pourront un jour à nouveau vivre ensemble. Mais il y a également des histoires de Hutus qui, en mettant leur propre vie en danger, ont sauvé leurs amis Tutsis d'une mort certaine. En particulier à Butare, depuis toujours le centre intellectuel du Rwanda, de tels cas de sont pas isolés. « Nous n'avons jamais voulu nous entre-tuer. Si des Interahamwe d'autres régions n'étaient pas venus à Butare, tout ceci n'aurait pas eu lieu. »

---

#### Butare De notre reporter à Butare

---

Lorsque les soldats du FPR m'ont ramenés à l'hôpital, les malades se trouvaient couchés sur le sol à l'extérieur. C'était une vision abominable. Ils avaient essayé de se soigner mais les militaires gouvernementaux avaient emporté tous les médicaments et fermé la porte de l'hôpital. Les premiers jours, je n'ai rien fait d'autre qu'amputer des membres. Chez tous les patients, les blessures allaient s'infecter. L'odeur était effroyable. »

Claude-Emile Rwagacondo (28) était le médecin-chef principal de l'hôpital universitaire de Butare. Lorsque le 20 avril 1994, les massacres sont passés de Kigali à Butare, ville habituellement modérée, il a dû, de façon urgente, se cacher parce qu'il était Tutsi. Les atrocités qui se sont déroulées à l'hôpital, entre le 20 avril et le mois de juillet, date à laquelle l'armée du Front Patriotique Rwandais a pris Butare, lui ont été raconté par les infirmières qui ont survécu et qui ont maintenant repris le service. Mais les expériences qu'il a lui même vécues lors de son retour sont suffisantes. « Ils ont tués les patients. Des cadavres se trouvaient dans l'herbe. On en a trouvé d'autres en abordant un réservoir qui se trouvait derrière des portes fermées, et qui partait de là. »

Entre deux pavillons de l'hôpital, se trouvait encore la toile d'une tente de « Médecins Sans Frontières ». Lorsque MSF a dû, fin avril 1994, quitter d'urgence l'hôpital de Butare pour fuir vers le Burundi, selon leur collaborateur, Marie-Paul Spielman, qui l'a déclaré par après, lors d'une conférence de presse, précisant « qu'elle n'avait pas en toute honnêteté vu les interahamwe tuer les patients. Ils les emportaient vers un endroit derrière l'hôpital d'où nous ne pouvions plus les voir. »

A partir de l'hôpital, on ne pouvait en effet pas voir l'endroit qui a été transformé en fosse commune. Au bas de l'étendue du terrain de l'hôpital se trouvait une surface d'herbes dissimulée de la vue par un accotement. Avec le Docteur Rwagacondo, nous examinons le terrain sur lequel des centaines de personnes ont perdu la vie d'une façon horrible. Les soldats (FAR) et les interahamwe ont enterré leurs victimes grossièrement; devant nos pieds, se trouve encore une squelette à moitié en décomposition. Peut être qu'un jour, quelqu'un déterrera les squelette pour établir combien de personnes ont été tuées ici. Maintenant, on ne peut que deviner.

Le 6 mai, quelques jours après la conférence de presse de MSF en Belgique, un fax est arrivé à la rédaction de *De Morgen* en provenance du Ministère des Affaires Etrangères du Rwanda alors qu'il (le Gouvernement intérimaire) se trouvait encore à Kigali. Il s'agissait d'un démenti formel des accusations de Spielman où il était précisé que jamais des patients n'ont été enlevé de l'hôpital. Il y avait même des menaces de poursuite judiciaire contre MSF. Je parle du fax au Docteur Rwagacondo. « Il ne peut qu'avoir été signé par deux personnes : Dr. Alphonse Karemera, le Doyen de Médecine de l'Université, un extrémiste notoire, ou le Dr. Jotham Nshimyumukiza, le directeur de l'hôpital universitaire. »

Le fax, datant du 25 avril, porte la signature du Dr. Nshimyumukiza. « Je ne peux pas établir dans quelle mesure le Dr. Nshimyumukiza est responsable de ce qui s'est passé ici. Mais le seul fait qu'il

est été vivant le 25 avril fait penser qu'il a été complice. C'est terrible de constater comment d'anciens collègues ont participé activement au massacre de citoyens innocents. Beaucoup de médecins ont rayé, sciemment, des patients de l'hôpital, en sachant pertinemment qu'ils seraient tués dès qu'ils quitteraient l'hôpital. Les Interahamwe les attendaient à la sortie. »

Dr. Rwagacondo énumère les noms des médecins qui ont collaboré avec les interahamwe et les soldats (FAR) : Dr. Sostrine Munyemana, Dr. Gatsinzi Théophile, Dr. Bigizimana Ignace, Dr. Rwamucyo Eugène, Dr Ukobukeye Thomas. « Concernant ce dernier, j'ai appris qu'il était mort suite à une maladie. Ou peut être s'agissait-il de la punition du seigneur à cause de ce qu'il a fait », ajoute le Dr. Rwagacondo en riant.

Heureusement, tous les docteurs ne se sont pas comportés de la sorte. Une infirmière Tutsi enlève son foulard et montre ses blessures suite aux coups de machette que les soldats des FAR lui ont administrés dans l'hôpital. Elle a pu survivre grâce à un médecin hutu qui lui a donné la clef d'une cachette dans l'hôpital. Là, elle s'est caché pendant des mois, jusqu'à ce que le FPR vienne lui porter secours.

Il s'agit là d'une preuve la plus éloquente que cette guerre était bel et bien la conséquence d'une manipulation politique, et que la plupart des tutsis qui ont survécu au bain de sang, le doivent à l'aide de leurs amis hutu. Le Dr. Rwagacondo se souvient de certains détails de son propre salut.

« Les massacres avaient commencé le 20 avril à Butare. Un militaire ami, un hutu, m'a alors téléphoné. Il m'a dit que je devais rester à la maison et qu'il passerait le soir pour m'expliquer ce qui se passait. Ce soir là, il m'a parlé des listes de noms que les interahamwe avaient en leur possession. Sur les listes se trouvaient des noms d'opposants politiques ainsi que des gens qui en 1990 ont été emprisonnés parce qu'ils étaient soupçonnés d'être des sympathisants du FPR. Il m'a dit que mon nom ne se trouvait pas encore sur la liste mais que je pouvais tout de même être assassiné à cause de mon ethnicité. »

« Mon ami est revenu le jour suivant. Il m'a prévenu à l'avance qu'il ferait une mise en scène pour tromper les voisins. Il est venu avec deux autres militaires. Ils ont tiré en l'air en criant que je devais sortir. Je suis sorti avec les mains en l'air. C'est comme ça que j'ai été emmené. J'ai juste eu le temps de dire à ma femme qu'elle devait téléphoner à tous ceux qu'elle connaissait pour leur dire que j'avais été tué par des militaires. Mon ami m'a ensuite emmené dans la maison d'amis hutus où je me suis caché pendant un mois.

Concernant sa femme, Dr. Rwagacondo a appris plus tard que les interahamwe allaient la voir quotidiennement et menaçaient de la tuer et de la violer. « C'est seulement grâce au fait que les interahamwe n'étaient pas de Butare qu'elle a pu survivre. Nos voisins, des hutus, ont fait croire aux milices que son mari était un hutu qui soignait des soldats du gouvernement blessés à l'hôpital. Lorsque plus tard, ont surgi des interahamwe qui savaient pertinemment bien qui j'étais, les voisins leur ont raconté qu'entre temps, elle était devenue la maîtresse d'un important officier de l'armée gouvernementale (FAR). Alors ils ont à nouveau battu en retraite. » Un mois après, le Dr. Rwagacondo est retourné dans sa maison, selon le conseil de son ami militaire. « Tout le monde était convaincu que j'étais mort. Et je ne voulais plus mettre la vie de mes amis hutus en danger. Je me suis caché dans la douche où ma femme avait glissé une lourde malle. Le soir, elle ouvrait la porte pour me donner à manger. Les militaires sont venus deux fois alors que je me tenais caché. »

Les épreuves des Rwagacondo ne sont pas arrêtées là. Au fur et à mesure que le FPR avançait, les soldats du FPR commençaient à paniquer. Ils encourageaient la population à fuir avec eux à Gikongoro. « Pour ma femme, cela redevenait dangereux. Elle ne voulait pas fuir parce qu'elle ne voulait pas me laisser. Parce que quiconque ne fuyait pas, était automatiquement soupçonné. Plusieurs fois, nous avons pu échapper aux soldats qui venaient nous chercher en leur disant que l'amant de ma femme avait prévu un transport spécial pour eux »

Quand cela ne marchait plus, le Dr. Rwagacondo et sa femme ont pensé à une ruse simple mais géniale. « Le 3, nous avons suspendu une lettre à la porte disant que nous étions partie pour Gikongoro et que quiconque voulait les rejoindre devrait essayé de les contacter là-bas. » Lorsque deux jours plus tard le FPR a pris Butare sans difficulté, les Rwagacondo n'osaient toujours pas sortir. « Des soldats sont venus chez nous mais ils avaient les mêmes uniformes que les soldats du gouvernement. Après deux jours sans entendre des coups de feu, j'ai envoyé ma femme dehors pour voir ce qui se passait. Elle est tombée sur des militaires du FPR qui sont venus me chercher et m'ont emmené directement à l'hôpital. »

L'Hôpital Universitaire de Butare est maintenant rouvert mais Dr. Rwagacondo et quelques collègues y travaillent dans des circonstances les plus démunies (primitives ??). « Les soldats du gouvernement ont emporté tous les médicaments. Nous n'avons plus rien. Les autorités du FPR font tout pour nous aider mais il y a peu de choses qui restent. Il manque surtout de l'oxygène. Sans oxygène, nous ne pouvons procéder à des opération. Pourquoi les organisations d'assistance ne viennent-elles pas à Butare ? Elles passent bien à Butare pour aller au Burundi ou à Kigali mais elles ne restent pas. » Le visage du Dr. Rwagacondo s'éclaire lorsque nous lui apprenons que nous avons trouvé, dans une chambre de l'hôtel Ibis qui a été pillée, un sac plein de médicaments. La quinine était venue à point pour notre chauffeur, qui était frappé par une crise de malaria. « Je vais immédiatement demander aux médecins d'aller chercher les médicaments.